

overview of his shifting modes, his teeming fertility and his ever-surprising originality. Little wonder that, in the hearts and minds of those who have long "surfed" the twentieth century, Henri Michaux has a quite special place.

Take for example the earliest text given in *À distance*, "L'étang," dating back to 1922 and published for the first time in *Europe* (1987). Brilliantly observant, anchored solidly in the real and sensitive to the daily ironies and tragedies of existence, the poem yet attains to a delightful fantasticalness, it is wittily buoyant, inimitably unpredictable yet focussed. Something similar might be said of the remarkable "Quelque part, quelqu'un," published in 1938 in *La Nouvelle Revue Française*. And yet here Michaux's imagination breathlessly rolls and tumbles, for seven pages, over its own extraordinary prolificness. Quirky strangeness allies itself to pure simplicity or sheer funniness. Streaming anaphoric rhythm couples either with exemplary syntax or with structural leaps or compactions. Here is a sample chosen at random, for there are no stanzaic parcellings, no convenient pauses in this wild cascade:

*Quelqu'un est difficile sur la poésie
des autres*

Quelqu'un r r r r ...

Quelqu'un tchup... tchup... tchup...

Quelqu'un à cette heure

*voit la mer, sent l'odeur de la mer, baigne dans
l'odeur de la mer*

*Quelque part il est midi, la pupille de
quelqu'un s'étrécit; après la mort,*

l'oreille suffit

Quelqu'un il a trop de remparts

*Quelqu'un il ne sait pas fleurir en
décembre*

*Quelqu'un ne sait pas faire son nid
dans l'acier*

*Quelqu'un croit au primat de l'esprit
sur la matière à l'antécédence de
l'idéal sur le réel*

And, then there are all those endless other tonalities, epitomised by poems such as "Désagregation," "Les jours, encore les jours, la fin des jours," "Malades," "Libéré...," "Sans mesure," "Regards d'enfant." For, whilst so often ostensible seeking infinity, stillness, an unspeakable transcendence felt available within and without, Michaux remains too the poet of multiplicity, movement, ever unfinished business, ever becoming consciousness—of a finiteness shimmering always with potentiality, unseenness, otherness, but a finiteness, ever fresh, ever frustration, ever oddly caressed.

Michael Bishop

Dalhousie University

Pierre Chappuis. Pleins marges. Paris: Corti. 1997. 93 pages. 90FF. ISBN 2-7143-0601-2.

Author of the critical studies devoted to Michel Leiris and André du Bouchet, and some dozen or so volumes of poetry, Pierre Chappuis gives us, no doubt in keeping with his 1992 meditations in *La Preuve par le vide*, a new, at once elegant and aesthetically unpretentious collection

of poems caught between a poetics of fullness and one of minimality: *Pleines marges*. As Chappuis observes in a *prière d'insérer*, much here, moreover, is predicated upon a movement of the poem towards the other: friend, phenomenal presence, reader even (but less explicitly). The "things" of our *ontous* thus give themselves / are taken up in the *poiesis* at stake, "images" curiously spectral, absent, mirroring symbolically the ephemerality, the anonymous slippage of being from which they emerge. "La plaine sous des amas de brume," "corneilles au matin [, noirâtre, dispersées]," "clocher, saules, rive ébréchée:" the fragile, transparent "impalpable remue-ménage" of what is, effacing itself at the very moment of its discreet or flamboyant spurting forth towards us, within us.

"Montagnes de songe, de brume: / mots délestés de leur sens:" all, world and words, seems vaporous, porous, free — liberated from what would weigh them down notionally, ideologically. No fixed meaning, but everything "chant / au bord du vide," everything — world and words — at once surging music and quickly swallowed presence, exquisitely signing its self-investiture and its abdication in moving synonymy. What is, then, constructed? "[Une] charpente musicale / toujours en cours de rénovation"... *Pleines marges* gives us a poetry of time and timelessness, simple concrete flagrancy and trembling mystery, "splendour" and soft hauntedness.

Michael Bishop
Dalhousie University

Alain Beaugard. *Délire à la dérive.* Poésie. Ottawa: Vermillon, 1997.

On sait l'importance que l'éditeur du Vermillon accorde à la poésie. Aussi ouvre-t-on chaque recueil présenté avec tant de soin, en s'attendant à y lire, sinon des merveilles, du moins de quoi élever son cœur.

Quand j'ai fermé le dernier recueil d'Alain Beaugard, ce sont d'abord les yeux que j'ai levés vers le ciel, peut-être pour y compter les «étoiles fugueuses» (27) dont il est beaucoup question dans *Délire à la dérive* et que je vois en si petit nombre de là où je vis, qu'il me faut des poèmes comme ceux-là pour me les rappeler ainsi que tout ce qui fuit avec elles, soit l'enfance, le temps, le brouillard même qui «s'évapore / tout repu / de rosée» (26).

C'est peut-être ce que tente de retenir cette plaquette où de petits poèmes espacés par de grands silences blancs disent de belles choses dont on ne saisit, le plus souvent, que la musique : «Étourdis par l'aile du vent / Mille violons assoupis / S'éveillent s'étirent s'affolent» (25). Et si le cœur, ainsi bercé, est mieux servi que la raison, c'est peut-être parce que le verbe est souvent invisible et qu'il ne reste, sur la page, que des éclats de pensées, sous forme de substantifs suivis de leur complément.

Ce n'est peut-être pas tout à fait le délire, mais cela s'approche dangereusement de la dérive.

Pierre Karch
Université York